

Le Refus global — Les enjeux d'aujourd'hui Entretiens avec Yvonne Lammerich, Louise Déry et Françoise Sullivan

Jean-Jacques Bernier

Volume 42, numéro 170, printemps 1998

Les 50 ans du Refus global

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53222ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bernier, J.-J. (1998). *Le Refus global — Les enjeux d'aujourd'hui : entretiens avec Yvonne Lammerich, Louise Déry et Françoise Sullivan*. *Vie des Arts*, 42(170), 35–38.

enjeux

d'aujourd'hui ?

Entretiens avec Yvonne Lammerich,
Louise Déry et Françoise Sullivan
Propos recueillis par Jean-Jacques Bernier

LE CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA PUBLICATION DU *REFUS GLOBAL* AMÈNERA BIEN DES RETOURS SUR L'HISTOIRE. TOUT EN FOURNISSANT MATIÈRE À RÉFLEXION DANS CE DOMAINE, VIE DES ARTS S'EST AUSSI INTERROGÉE SUR LA FORME QUE POURRAIT PRENDRE AUJOURD'HUI UN TEL MANIFESTE. LE DEMI-SIÈCLE QUI S'EST ÉCOULÉ DEPUIS CE QUI EST MAINTENANT CONSIDÉRÉ COMME LE PRÉLUDE DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE A VU SE SUCCÉDER DES CHANGEMENTS DRAMATIQUES À UN RYTHME TRÉPIDANT ET TOUJOURS S'ACCÉLÉRANT. QUI PLUS EST, SI L'ON TIEN COMTE DE L'ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE EN 1948, CE DEMI-SIÈCLE AURA COMPTÉ DOUBLE POUR NOUS ; UN TEL MANIFESTE EST-IL TOUJOURS PERTINENT ? D'AUTRES ENJEUX SE SONT-ILS SUBSTITUÉS À CEUX DÉBATTUS PAR BORDUAS ET SES PAIRS ? LA SITUATION A-T-ELLE ÉVOLUÉ AU POINT OÙ LES REVENDICATIONS D'HIER SONT DEVENUES LES ACQUIS D'AUJOURD'HUI ?

POUR RÉUNIR DES ÉLÉMENTS DE RÉPONSE À CES QUESTIONS, NOUS AVONS DEMANDÉ À TROIS PERSONNES PROFONDÉMENT IMPLIQUÉES DANS LE MILIEU DES ARTS VISUELS D'Y RÉFLÉCHIR AVEC NOUS ; VOICI LES COMMENTAIRES D'YVONNE LAMMERICH, PEINTRE, DE LOUISE DÉRY, COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION *L'ART INQUIET. MOTIFS D'ENGAGEMENT*, À LA GALERIE DE L'UQAM DU 23 JANVIER-28 FÉVRIER 1998, ET DE FRANÇOISE SULLIVAN, PEINTRE ET SIGNATAIRE DU *REFUS GLOBAL*.



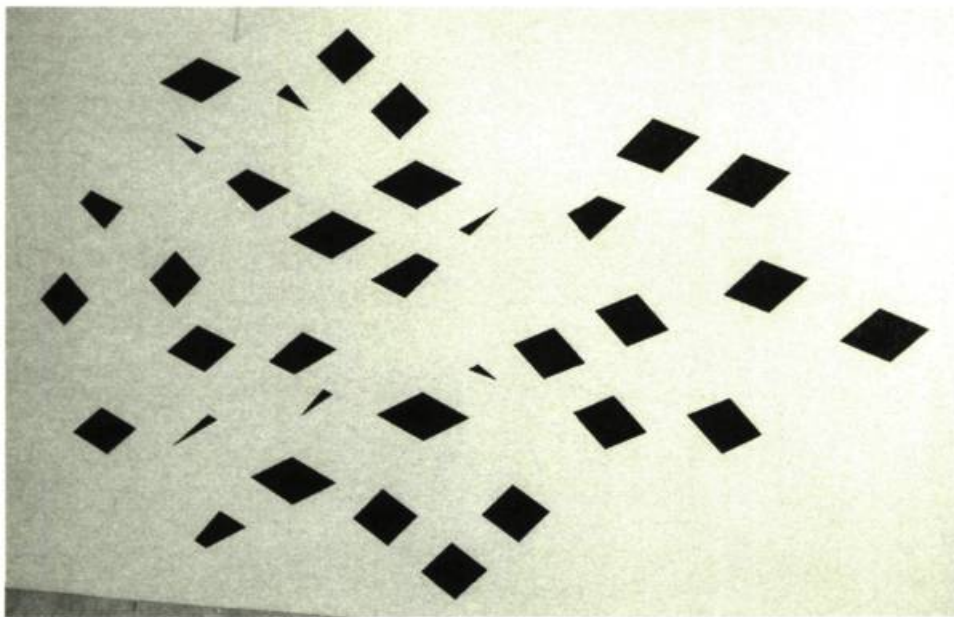
Yvonne Lammerich, peintre.

YVONNE LAMMERICH

Aux idéologies, il faut préférer les révélations

VIE DES ARTS : YVONNE LAMMERICH, POUR UNE ARTISTE DE VOTRE GÉNÉRATION, QUE REPRÉSENTE *REFUS GLOBAL* ET QU'AIMERIEZ-VOUS VOIR APPARAÎTRE DANS UN MANIFESTE DE CE TYPE S'IL ÉTAIT PUBLIÉ AUJOURD'HUI ?

Yvonne Lammerich : La peinture de Borduas, c'est celle avec laquelle j'ai été élevée. Mon père était peintre abstrait et fervent admirateur de Poliakov, plus proche donc d'une approche constructiviste, mais très ouvert, et c'est comme cela que je me suis familiarisée bien vite avec la peinture automatiste. Ce qui me frappe et ce que je trouve assez révélateur de cette époque, 1948, c'est la façon dont cette idée de sub-conscient était abordée ; on voulait en faire l'exploration, mais une fois l'excursion



That What Is Not - Wall Work Black, 1997
6 x 3,6 m
Galerie Occurrence

terminée, l'artiste soumettait l'œuvre qui en résultait à des critères extérieurs, comme la qualité de la composition, et en arrivait à une forme d'autocensure. Aujourd'hui, cette notion de subconscient fait partie intégrante de nos vies et redéfinit constamment notre identité, nous admettons sa réalité et assumons qu'il se retrouve dans notre quotidien, au point où les grandes sociétés s'en servent dans le recrutement de leur personnel. On pourrait dire qu'on est passé d'une définition freudienne, égocentrique, du subconscient, à une vision lacanienne, ouverte au désir de l'autre, et qu'on oscille entre les deux.

Nous avons pu depuis 1948 nous familiariser avec de nombreuses notions et les approfondir pour mieux contrôler ce qui nous arrivait et assumer davantage nos responsabilités d'individu. Par exemple, en explorant par la sémiotique la façon dont les choses acquièrent leur signification, nous sommes devenus plus conscients de la nature fugitive de toute interprétation. Ce n'est pas que sur le plan culturel que nous nous transformons, mais aussi par la conscience que nous avons de notre corps. Nous sommes prêts à contempler nos côtés obscurs, à les accepter comme normaux et à demeurer pragmatique à leur endroit.

Le besoin qui a conduit à la rédaction du *Refus global* est toujours présent. Le défi de disposer d'un espace propice à la création est toujours d'actualité, et l'urgence en est encore plus grande mais se définit davantage aujourd'hui par l'élaboration d'un espace de résistance. Résistance à la réification à tous

les niveaux, qui oppose et isole les notions, les idées, les choses, et qui atrophie notre capacité à créer de nouveaux liens entre elles; les percevoir comme éléments d'une continuité, tout en tablant sur leurs différences, est beaucoup plus riche de potentiel. Cet espace est donc un espace qui utilise les résonances plutôt que des définitions rigides, un espace fluide qui laisse s'interpénétrer les corps et favorise l'osmose plutôt qu'un espace de formes solides; on s'y glisse obliquement au lieu de heurter les choses de front. C'est également un lieu de résistance aux idéologies, qui sont des réponses faciles mais toujours provisoires. Aux idéologies, il faut préférer les révélations.

Il est vital de se donner la possibilité de créer son propre espace; la densité de l'information à laquelle tout un chacun est soumis en fournit un exemple. Pour ne pas s'y enliser, votre propre instinct de conservation vous somme de résister et de développer des stratégies de discrimination. L'objectif commun à ces stratégies est d'être capable de rester perméable à l'environnement tout en y évoluant à l'aise et en conservant son identité.

L'une des lois de la physique veut qu'en annihilant l'espace, on évacue aussi le temps; et, curieusement, plus personne n'a de temps aujourd'hui! L'espace que vous vous conservez, vous permet de réaliser votre potentiel créatif. Il faut aussi garder à l'esprit que sauvegarder son espace tout en le subordonnant à un schème de pensée ou à des croyances ne revient pas nécessairement à créer un nouvel espace. L'intérêt pour l'espace virtuel et les nouveaux types d'espace provient certainement d'un besoin profond et inassouvi.

Tout notre corps participe à notre appréhension du monde et à des situations que nous vivons; nous ne pouvons plus le concevoir comme distinct du monde, mais comme perméable à notre environnement. C'est une attitude qui, à sa modeste échelle, peut faire une différence et contribuer à changer le monde. Et ce n'est pas d'avoir tort ou raison qui importe davantage, mais d'assumer la responsabilité de nos choix et d'être le témoin conscient de notre propre existence. L'aventure automatiste a permis de définir certaines façons d'éveiller cette conscience; c'est une tâche qui doit être continuellement renouvelée.

LOUISE DÉRY

**La génération d'aujourd'hui
a reçu en héritage
une liberté d'expression
qui n'existait pas auparavant.**

VIE DES ARTS: VOUS AVEZ PRÉSENTÉ POUR LE CINQUANTAIRE DE REFUS GLOBAL UNE EXPOSITION REGROUPANT DES ARTISTES QUI PRATIQUENT, JE CITE: «UNE CERTAINE FORME D'ACTIVISME ET PARTAGENT DES PRÉOCCUPATIONS POUR UNE NOUVELLE ÉTHIQUE SOCIALE, CULTURELLE ET POLITIQUE.» COMMENT VOYEZ-VOUS L'INSERTION DE L'ARTISTE SUR LA PLACE PUBLIQUE AUJOURD'HUI?

Louise Déry: Ce que j'ai constaté en effectuant les recherches en prévision de cette exposition, c'est qu'il ne se produit plus de manifestes qui soient de la trempe de *Refus global*. Cela m'a amenée à me poser de nombreuses questions. Les artistes ont-ils obtenu des gains sociaux qui leur ont enlevé tout motif de revendication? Leur statut est-il moins fragile? Sont-ils intéressés à prendre la parole, tout simplement, autant sur les grandes questions de ce monde, d'ailleurs, que sur l'art?

En évoquant Borduas, il y a tout lieu de distinguer l'œuvre d'art et l'œuvre d'artiste et de poser ce qui est politique chez



Chantal duPont
Sous surveillance, angle Sherbrooke et Jeanne Mance,
 Montréal 1996-1998, 1998
 (Exposition L'art inquiet. Motifs d'engagement. UQAM;
 23 janvier-28 février 1998)

Borduas, c'est sa parole beaucoup plus que sa peinture. On pourrait toutefois alléguer que faire de la peinture non-figurative en 1948 était un acte politique. Quoi qu'il en soit, il est clair que plusieurs pratiques artistiques, aujourd'hui, au Québec comme ailleurs, sont en porte-à-faux sur des aspects politiques, qu'elles s'exercent à partir ou dans l'espace social, et qu'en l'absence de la parole d'artiste, c'est l'œuvre qui est avancée comme *politique*.

Je constate également que la notion de collectif ou de groupes d'artistes partageant les mêmes objectifs s'est modifiée au cours des décennies; il semble que les regroupements actuels et leurs actions visent des contextes spécifiques, s'inscrivent dans un cadre dicté par une logique de diffusion de l'œuvre qui est souvent en marge de

préoccupations plus universelles.

Les rapports entre les artistes et les médias d'information sont aussi très particuliers; la télévision, par exemple, qui paraissait pourtant un terrain rêvé pour mieux faire connaître les arts visuels, leur réserve une portion congrue, sinon inexistante. D'un point de vue plus général, tout laisse croire que les artistes ne sont pas perçus par les médias comme des observateurs ou des commentateurs crédibles de la politique, de la société ou de toute autre question d'intérêt plus large. On ne fait pas appel à leur opinion et ceux-ci ont très peu tendance à exercer le pouvoir qu'ils ont, comme créateurs, envers la société. Car je crois que les artistes possèdent un pouvoir énorme sur l'imaginaire collectif, et parce qu'ils réfléchissent de façon globale

sur la société, que leurs œuvres transportent des indices de cette réflexion, il y aurait tout lieu de s'intéresser à leurs propos. Évidemment, les artistes ne sont pas des idéologues et leurs messages ou leurs points de vue sont plus complexes à communiquer comme à recevoir d'ailleurs.

La génération d'aujourd'hui a reçu en héritage une liberté d'expression qui n'existait pas auparavant; *Refus Global* a eu l'effet d'un coup de tonnerre qui se répercute encore fortement actuellement, sans quoi on n'en parlerait pas autant dans le cadre du 50^{ième} anniversaire. Le prix à payer a été très lourd pour les signataires et de cela, on se souvient. Cela explique sans doute pourquoi, c'est du moins mon impression, le milieu conserve encore des peurs, les mêmes peut-être, que celles d'il y a cinquante ans. Sinon, comment expliquer la passivité des artistes qui acceptent sans protester certaines formes de manipulation

dont ils sont l'objet, certaines inattentions dont leurs œuvres font l'objet, dans un milieu qui ne semble pas assez motivé par le risque, en proie à la désorientation qu'entraîne le déplacement des pouvoirs décisionnels du milieu professionnel vers celui des affaires ou des institutions politiques. On n'écrit peut-être plus de manifestes mais les motifs d'engagement et les raisons de se manifester sont encore aussi nombreux que fondamentaux.

FRANÇOISE SULLIVAN

La contribution de l'artiste est essentielle par sa capacité à discerner l'intangible qui, pour immatériel qu'il soit, est pourtant réel et nécessaire.

VIE DES ARTS : MADAME SULLIVAN, VOUS AVEZ FAIT PARTIE DU GROUPE DES SIGNATAIRES DE *REFUS GLOBAL* EN 1948; SI UN TEL MANIFESTE ÉTAIT PUBLIÉ AUJOURD'HUI, QUELS SERAIENT LES ENJEUX À DÉFENDRE, QUE SOUHAITERIEZ-VOUS Y VOIR APPARAÎTRE?

Françoise Sullivan: *Refus global* a fait suite à toute une lignée de manifestes européens publiés par des artistes depuis le début du siècle; nous ne nous en étions pas rendu compte à cause de l'ignorance dans laquelle nous avons été tenus de ces choses, le Québec étant alors tellement fermé aux idées nouvelles! Pourtant, notre curiosité nous a fait découvrir le surréalisme et son manifeste, mais le nôtre, *notre Refus global*, était différent et nous concernait. *Refus global* a été écrit dans des termes poétiques et fulgurants qui pointaient sur les choses de notre condition, il était d'une rare lucidité qui touchait notre cœur et notre passion. Depuis, les choses ont beaucoup changé, mais notre manifeste est toujours d'actualité cinquante ans plus tard.

L'art a joué un rôle dans l'évolution du siècle: il ne reflète pas la vie contemporaine mais la transforme, lui donne une nouvelle forme. L'art parle souvent par énigmes, mais



Françoise Sullivan
Photo: Charlotte Rosshandler

si on regarde rétrospectivement le siècle écoulé, on se rend bien compte que l'art parle et agit par la pensée.

Ce que je voudrais voir aujourd'hui serait une prise de position éclairée pour l'équilibre et la tolérance, et l'ouverture d'esprit

devant la multiplicité du monde. Mais ouverture d'esprit ne signifie pas licence de faire n'importe quoi; j'ai été dérangée par certains propos entendus dans le film *Les enfants du Refus global*. Tragique et émouvant, ce film traite d'une quête uniquement personnelle sans rendre justice à nos aspirations ferventes. On a de la compassion pour ceux dont la situation alarmante devint quasi impossible. Mais en tant que signataire, j'y vois nos valeurs biaisées. Ce que nous avons défendu avec tant d'ardeur tenait plutôt d'une éthique, d'amour, de générosité, de la nécessité de vivre à la hauteur de nos possibilités. En revendiquant la liberté de créer à l'époque, ce que beaucoup d'entre nous ont payé au prix fort, nous avons ouvert la porte à bien des choses, bonnes comme mauvaises.

Le monde a basculé à certains égards; aujourd'hui, la violence semble banalisée et on constate une attitude de laisser-aller généralisée à ce sujet, ce qui est un manque tragique de responsabilité et d'éthique.

Ce qu'il faut également dénoncer, c'est le danger du commercialisme, qui assimile tout à des biens de consommation. Le capitalisme à courte vue que cette tendance très forte reflète, menace la vitalité de la recherche artistique, tout comme la confusion entre technique et science menace la recherche fondamentale. On fournit des subventions aux productions les plus populaires, qui en auraient logiquement le moins

besoin, et on demande aux artistes de fournir des échéanciers de production en oubliant que le terrain de leurs recherches est justement l'inconnu.

On ne pourra jamais empêcher un véritable artiste de réaliser son œuvre, mais on peut ainsi manquer les plus belles occasions de lui permettre de faire davantage, et en arriver à noyer sa voix dans un flot de productions au goût du jour.

L'art a toujours été complice de la pensée; face aux changements complexes que nous avons connus, il a réagi par des propositions nouvelles. S'il parle par énigmes, c'est dans le sens de Novalis qui voyait la poésie comme moyen d'une révélation de l'inconnu, du secret, du non-révéilé. Et la contribution de l'artiste est essentielle par sa capacité à discerner l'intangible qui, pour immatériel qu'il soit, est pourtant réel et nécessaire.

Quant à moi, la peinture demeure mon médium de prédilection malgré les tendances actuelles. Cette position marginale comporte un défi, celui de pouvoir tout aussi bien contribuer par ce moyen à la réorganisation des modes de perception toujours à renouveler. Je crois à la viabilité et à la vitalité de la peinture parmi les différentes façons de faire de l'art. □

Éclat de rouge 1 et 2, 1997
(Exposition L'art inquiet, Motifs d'engagement,
UQAM: 23 janvier-28 février 1998)
Photo: Patrick Altman

